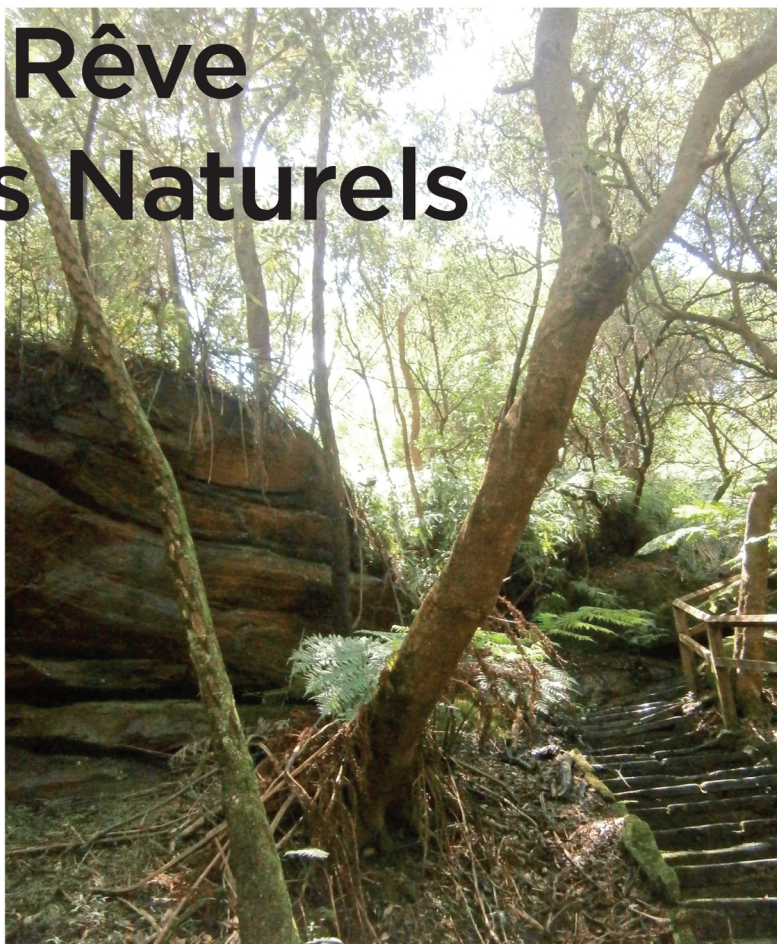

Marie Gaulis

Le Rêve des Naturels



ZOE

LE RÊVE DES NATURELS

DU MÊME AUTEUR

Lauriers amers, 2009

MARIE GAULIS

LE RÊVE DES NATURELS

ZOE

*Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.*

*Nous remercions le Fonds de soutien à l'édition de la République
et Canton de Genève de son aide à la publication.*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2012
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : © Marie Gaulis, 2012
ISBN 978-2-88182-875-1

Prologue

Pourquoi, depuis des décennies, ai-je fait et refait le voyage d'Australie? Suivant l'émigration, massive après la Seconde Guerre mondiale, de ces Grecs maintenant intégrés, enrichis, perdant lentement, pour les générations qui viennent, leur langue et leur culture, eux aussi s'adaptant au modèle anglo-saxon, ne conservant que les traces d'une tradition qui se fige, fêtes religieuses, danses, musique réduites à l'état de folklore. Je ne peux pas tisser à la place des émigrés la tapisserie de ce qu'ils ont perdu et gagné, de ce dont ils se souviennent et de ce qu'ils oublient, car cette histoire n'est pas la mienne. Ils vivent leur vie, parlant la langue universelle du commerce et des finances et du sport, portant peut-être encore dans leur sang le souvenir d'anciennes déclinaisons et de tragédies brûlées par le soleil égéen, le rythme d'une langue pleine de rochers et de serpents, des voix

aiguës qui appellent dans les ruelles. Moi, je ne peux qu'observer, traduire et chanter toutes ces chansons que j'aime tant, de joie et de chagrin, de désir et de séparation. Mais si je continue de venir sur ces bords lointains, par nécessité, par amour, c'est aussi, toujours, par curiosité: quelque chose m'y appelle, quelque chose m'y attend, et je ne sais pas très bien ce que c'est. Je me tiens dans une position précaire d'équilibre entre deux hémisphères, entre deux ou trois langues, entre deux saisons instables, à ma façon dilettante et pas tragique, une exilée.

Je me souviens des premières peintures aborigènes découvertes dans les musées de Sydney, d'Adélaïde et de Melbourne. Mon éblouissement, depuis, ne s'est pas tari. Peut-être l'appel vient-il de là, de ces fulgurantes taches, de ces lignes qui fuient sous le pied comme la poussière du désert et qui, néanmoins, m'appellent et me relient à un socle ancien, un plateau rocheux, celui de ce très vieux continent traversé d'ondes que je devine plus que je ne les connais ni même les comprends. À ma manière vagabonde, je me promène sur ces ondes fracturées et quelquefois si ténues qu'il faut être chanceux ou très attentif pour les percevoir. Ce qui reste du paysage primordial, de sa sauvagerie, ce qui demeure de notre humanité néolithique d'avant les catastrophes de l'âge du fer, tout cela je le recherche, sans organisation ni plan. À la faveur de rencontres et du hasard, le meilleur guide, je retrouve des traces, minuscules, monumentales, fragiles, imaginaires. C'est de cela

que je voudrais rendre compte ainsi que de mon désir, intact, mon rêve d'une origine qui aurait été non pas pure – car la pureté est un fantasme, et un fantasme dangereux – mais riche, noire comme la vieille terre et les mythes d'où nous venons. Non pas l'origine de notre chute mais celle de notre commune humanité, et le souvenir de ce qui a été perdu, irrémédiablement, et que nous ne pouvons tout à fait oublier même si nous ne l'avons pas connu : la nudité du chasseur, la fluidité des corps, la dureté du soleil sur l'écorce rouge de la terre, la vérité animale et végétale, c'est-à-dire la présence active au sein du monde de tout ce qui vit et pousse et meurt.

Cette origine que l'Australie, dans l'hybride modernité qui est la nôtre désormais partout, ne cesse de questionner et de rechercher. Comme si les terres australes se savaient plus proches d'un dessein originel, obsédées par lui après l'avoir en grande partie détruit. Nulle part n'est-on autant préoccupé de ce qui était là avant l'irruption tardive de l'histoire occidentale, de ce qui est « aborigène » au sens large, plantes, animaux, peuples et langues, chants, mythes et danses. Nulle part n'ai-je senti la contradiction de notre monde avec autant d'acuité, même s'il est aisé d'en oublier les complexités dans les monotones faubourgs qui constituent l'habitat principal des Australiens, où rien ne vient troubler l'ordinaire des jours sinon, de temps en temps, une inondation, un feu de forêt, un cyclone qui rappellent à tous que le pays se soulève et respire et geint sous le poids

d'une modernité imposée brutalement: car c'est un très ancien continent qui chante encore sous les gazons tondus et les haies taillées, et la voix qui se fait entendre, pour ceux qui savent écouter, passe par les peuples aborigènes, ces Naturels dont rêvaient les Occidentaux et qu'ils ont presque anéantis. Ceux qui ont survécu portent dans leur voix, dans leur corps, dans leurs gestes la marque, parfois éparse, d'une présence millénaire qui nous repousse, nous, les exilés récents, sur les confins de notre étroite et superficielle modernité.

Car moi aussi, malgré mon passé bien enraciné dans les terres savoyardes et genevoises, malgré mes ancêtres en costumes de Croisés ou de Grands Chambellans qui se penchent depuis leurs cadres dorés, malgré les récits familiaux qui me fondent, je suis en quête d'une ancienneté, d'une sauvagerie, d'une primordiale appartenance au monde qui me réconcilierait avec ma condition errante.

I

Rêve de Sauvagerie

1.

À vrai dire, je ne pensais pas à Jean-Jacques Rousseau. Je n'avais pas d'autre but que de prendre le petit train du val de Travers et de descendre à Môtiers pour y visiter le Musée d'art aborigène. Cette transposition, ce déplacement m'intriguait : que viennent faire les Aborigènes d'Australie dans une bourgade comme Môtiers ? On s'est demandé aussi ce que Rousseau venait faire ici : les regards suspicieux des habitants, les femmes, toujours plus curieuses et avenantes, trouvant sans doute du charme à cet homme pensif, au sourire mélancolique, le mollet bien dessiné sous les bas de fil, la taille prise dans la redingote de drap perle. À moins qu'il ne se soit promené, dans les mois encore froids du printemps, vêtu de son caftan et de son bonnet à fourrure arméniens, ce qui devait ajouter une note d'excentricité à sa présence.

Je suis touchée de voir flotter, sur la rue principale, le drapeau australien – même si le drapeau aborigène, noir, rouge et jaune, eût été plus approprié, car ce n'est certainement pas l'Australie blanche et officielle que ces artistes représentent ou alors, malgré eux. Mais en attendant l'ouverture dudit musée, après avoir bu un café à l'auberge, que faire ? Aller voir du côté de Rousseau, dont la maison qu'il habita quelques années – des années fécondes, solitaires, douloureuses, avec des moments de joie simple – se trouve un peu plus haut dans la même rue, modeste maison de village avec sa galerie couverte. Elle est fermée, bien sûr, et la dame qui me répond d'abord au téléphone puis que je croise un peu plus tard ne daigne pas m'ouvrir la porte. Fermé, c'est fermé, à moins d'être en groupe, d'avoir réservé, d'être « une spécialiste de Rousseau ». Je ne suis rien de tout ça, juste une promeneuse sans spécialité ni recommandation, ni même un « aficionado » : il me semble que la dame utilise ce mot. Faut-il prouver une passion immodérée pour Rousseau, une sorte d'obsession, un désir plus fort que les désagréments administratifs et le léger mais perceptible ennui de la gardienne des lieux à me voir insister, essayer encore, alors que je suis, au fond, indifférente ?

Car je sais, moi, que Rousseau, ce qui pourrait rester de sa présence, une ombre, un résidu nébuleux comme dans les galaxies et les rêves, ne se trouve pas dans cette bâtisse, pas plus que, dans sa maison natale de Wellington, Katherine Mansfield. Je l'avais

visitée pourtant avec une émotion très forte, dans la si lointaine Nouvelle-Zélande d'où Mansfield partit très jeune et où elle n'est jamais revenue. Une maison sombre, victorienne, des napperons en dentelle sur des tables d'acajou, et pour seul souvenir de l'écrivain, le portrait d'une jeune femme, visage ovale, cheveux noirs à la garçonne, regard brillant déjà touché par l'ombre de la tuberculose. Elle est morte dans le Sud de la France, comme son contemporain et ami D.H. Lawrence, dont le regard intense m'accompagne, et ses livres, à chacun de mes séjours australiens. Il a passé quelques mois sur la côte, au sud de Sydney, dans les années 1920, à écrire un roman où il décrit, avec l'intuition visionnaire qui est la sienne, l'appel très ancien d'un paysage qui résiste à la banalité envahissante de la colonisation, mines, villes construites à la va-vite, routes, chemins de fer.

À Môtiers, plus qu'aux Charmettes où la douceur de sa vie domestique semble le maintenir dans le jardin de curé, son enclos protecteur où coule sans drame un ciel hachuré de montagnes, Rousseau est un homme d'extérieur, un marcheur, un observateur des subtiles nuances des bois, des champs, des bords de routes, fleurs et fruits et traces d'animaux (pourquoi ne se serait-il pas intéressé aussi aux champignons, qui poussent en abondance sur les pentes humides des forêts, sous mes pieds?), presque un vagabond aux yeux de la société bourgeoise, méfiante comme de juste envers un étranger, soupçonneuse

devant ses activités, ses longues absences dans les bois, sa manifeste indifférence aux conventions familiales et sociales. On jettera même des pierres contre sa maison, et les bons pasteurs de Neuchâtel se déchaîneront contre lui, contre ses idées ouvertes, paradoxales qui sont des questions plus que des affirmations ; car la société telle qu'elle est, il le sent, est en train de sombrer. Et pour moi, Rousseau est plus proche des Aborigènes australiens, ses discrets et puissants voisins, anciens princes nomades du désert, que de ses contemporains à jabots de dentelle.

C'est bien moi qui fais ce rapprochement, anachronique, spatialement imaginaire et pourtant confirmé par la proximité des œuvres suspendues dans leur complexe et secrète exubérance, avec les Aborigènes que les explorateurs européens rêvaient en « bons sauvages » dans ce XVIII^e siècle finissant, et encore au début du XIX^e siècle. Tous, du capitaine au plus simple marin, marqués par le mélange d'idéologies de leur époque, les derniers feux d'un ancien régime exténué et d'un christianisme essoufflé, transmués en un moralisme sentimental que la Révolution française reprendra, avant de noyer tout ça, vigoureusement, dans le sang, et de passer à l'exploitation méthodique du monde. Tous marqués par la nostalgie d'un âge d'or et le désir d'un territoire encore vierge où les Naturels présenteraient un modèle parfait de vie sauvage, redonnant ainsi à la vieille civilisation européenne un nouveau souffle. J'imagine qu'ils ont lu *La Nouvelle Héloïse* et qu'ils l'emportent